

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

MON REVE

(Suite et fin ; voir page 277)

IV

Nous étions partis ensemble pour une partie de pêche depuis longtemps projetée.

Le temps était superbe : c'était une véritable journée canadienne ; la rivière était belle et calme, et, dans son onde transparente, se jouaient des myriades de beaux poissons, délices à prendre du pêcheur.

Notre barque légère glissait sur la surface limpide des ondes en laissant derrière elle un étroit sillon écumeux qui allait s'élargissant, s'élargissant de plus en plus.

Et nous voguions à cœur joie en chantant à tue-tête :

Nautonnier la journée est belle,

Allons, dépêche-toi :

La vague sous les feux du soleil étincelle,

Le temps te presse, vite, apprête ta nacelle :

Allons dépêche-toi.

La brise avec impatience

Souffle déjà pour toi.

Pars, brave nautonnier, pars avec confiance :

Pour le marin, au ciel, est une Providence :

Allons, dépêche-toi.

Sois sans crainte dans la tempête
Brave la sans effroi ;
Le Seigneur a compté les cheveux de ta tête :
Il veillera sur toi ; va, que rien ne t'arrête.
Allons, dépêche-toi.

Nous avons dépassé bientôt toute trace de culture : la rivière rétrécissait et coulait maintenant d'un cours plus rapide entre deux forêts dont les arbres séculaires entre croisaient leurs rameaux gigantesques et formaient une voûte verdoyante au-dessus de nos têtes. Le bruit cadencé de nos avirons troublait seul le silence imposant de cette nature sauvage.

Et nous voguions à cœur joie en chantant à tue-tête :

Le riche dit : J'adore l'opulence ;
Le pauvre dit : J'aime ma pauvreté,
Le malheureux : j'espère en ma souffrance ;
Et le marin : Je vis en liberté.

Le riche dit : Mon or fait ma puissance ;
Le pauvre dit . Le pain fait ma gaieté ;
Le malheureux . Je vis pour l'espérance ;
Et le marin : L'eau, c'est ma liberté.

Le riche dit : Devant moi tout s'abaisse,
A mon regard tout fuit épouvané ;
Le marin dit : Ma barque est ma richesse
Et mon bonheur est en ma liberté.

*
* *

Mais bientôt la scène changea ; il me semblait qu'il faisait nuit noire ; le ciel était couvert de lugubres nuages qu'entrouvraient de violents éclairs ; le vent mugissait avec force et la tempête augmentait de violence d'instant en instant.

La rivière s'était transformée en un vaste océan et notre barque, en un solide petit cuirassé emporté au gré de la tempête. J'en étais le capitaine, tu étais le contremaître.

Nous discourions dans ma cabine des moyens à prendre pour

résister à l'ouragan et nos matelots intrépides, mêlant leurs voix aux sifflements du vent dans les cordages, chantaient :

Brave marin, sois vigilant
Dans la tempête ;
Sois courageux et sois prudent :
Elle s'apprête.

Entends-tu les fracas des vents
Dans les cordages,
Et le choc des flots écumants
Sur les rivages ?

Entends-tu les bruits de la mer.
Sombre inconnue ?
Vois-tu les lueurs de l'éclair
Fendant la nue ?

Pourtant, ô marin, ne crains pas :
Prie en silence,
Lutte avec force et tu vaincras
Sa violence.

Lève vers le Seigneur tes yeux
Voilés de larmes :
Offre lui tes périls, tes vœux
Et tes alarmes.

La tempête redoublait d'efforts ; l'ouragan se déchainait avec furie ; notre vaisseau, s'élevant sur des montagnes écumantes, s'affaissait ensuite avec une effrayante rapidité dans des abîmes insondables. Mais nos marins luttèrent avec courage et espoir contre les éléments en courroux,

Ils chantaient d'une pieuse voix.

O Vierge, prends pitié de nous
Et calme cet orage ;
Apaie la mer en courroux :
Sauve-nous du naufrage.

Vois tes enfants près de périr
Dans un lointain parage ;
De nous veuille te souvenir
Sauve-nous du naufrage.

Pour vaincre la cruelle mort
Que peut notre courage ?
O Vierge, conduis-nous au port :
Sauve-nous du naufrage.

Sauve nous et nous te ferons
Un saint pèlerinage ;
Sans cesse nous te bénirons :
Sauve-nous du naufrage.

Et leurs voix, couvertes par la voix tumultueuse de la mer
irritée, arrivait à ma cabine comme un faible vagissement.

* *
*

La scène changea encore.

Un cercle radieux embrasait le ciel du nord et éclairait une
immense plaine de glaces et de neiges. Un silence sépulcral
pesait sur cette nature sauvage et l'âme y était saisie d'un ma-
laise indéfinissable.

A la clarté de l'aurore boréale je me frayais, seul, un chemin
sur ces terres inexplorees. Trois rennes vigoureux emportaient
d'une rapidité vertigineuse le léger traîneau sur lequel j'étais
étendu, enfoui sous d'épaisses fourrures. J'avais froid, cepen-
dant ; je grelottais de tous mes membres : je souffrais affreuse-
ment.

Mais le cœur fort d'un orgueilleux courage, je chantais.

O mon âme courage
Et rends-toi jusqu'au bout.
Pour Dieu dans ce voyage
Endure et souffre tout.

Ah ! quelle gloire
Attachée au succès,
Et pour l'histoire
Quels sublimes feuillets.

Ne crains ni les obstacles
Ni le froid rigoureux :
Le ciel fait des miracles
Pour les cœurs généreux.

Noble est ton rôle
Vaillamment entrepris :
Conquiers le pôle
Pour Dieu, pour ton pays.

L'homme te peut bien dire :
Jamais tu ne pourras
Te rendre et le martyr
Du froid t'attend là-bas.

Peur puérite !
Avec l'aide de Dieu
Tout est facile
Et la mort coûte peu.

O mon âme courage
Et rends-toi jusqu'au bout :
Pour Dieu dans ce voyage
Endure, endure tout.

Pendant combien de temps dura ce pénible trajet, je ne saurais dire. Les heures me paraissaient des siècles tant je souffrais.

J'étais glacé jusqu'à la moëlle des os. Ma paupière se fermait malgré moi sous l'action de ce froid insupportable, et le sommeil de la mort se répandait sur tout mon être. Mes oreilles teintaient le glas funèbre ; mon esprit se reportait vers ma famille et mes amis : " O vous tous, disais-je d'une voix éteinte, vous tous que j'aime tant, je ne vous reverrai donc plus jamais ! Hélas ! infortuné, je meurs et vous n'êtes pas là pour

me fortifier et me consoler ! Je meurs, et, mère chérie, tu n'es pas là pour fermer ma paupière ! je meurs et, tendres amis, vous n'êtes pas là pour pleurer ma mort !... Que ne vous ai-je écoutés lorsque vous vouliez me détourner de ma malheureuse expédition ? Que n'ai-je cédé à vos pleurs et supplications ? Que n'ai-je ?..... Je pleure tandis que je devrais me réjouir, puisque je meurs pour la gloire de mon beau pays. Terres inconnues dont je prends possession, pays immenses que je viens de conquérir au prix de ma vie, je vous lègue à ma belle patrie, à mon cher Canada !... C'en est fait, je meurs !... Adieu, parents, amis, vous tous que j'aime, adieu ! adieu ! ”...

Je dis, et par un effort surhumain, car ma langue en ma bouche s'était glacée, j'entonnai

“ Du fond de l'abîme, Seigneur, je pousse des cris vers vous Seigneur.

Que vos oreilles soient attentives, à la voix de ma prière.

Si vous tenez un compte exact des iniquités, qui pourra subsister devant vous, Seigneur ?

Mais vous êtes plein de miséricorde, et j'espère en vous, Seigneur, à cause de votre loi.

Mon âme attend l'effet de vos promesses ; mon âme a mis toute sa confiance dans le Seigneur.

Que depuis le matin jusqu'au soir, Israël espère dans le Seigneur.

Car le Seigneur est plein de miséricorde et l'on trouve en lui une rédemption abondante.

C'est lui qui rachètera Israël de toutes ses iniquités ”

(Psaume 129)

* * *

La scène changea pour la troisième fois.

Je naviguais, porté par un léger radeau, sur un lac de cristal. La température était celle d'une douce journée de printemps, alors que l'on voit, pour ainsi dire, pousser les feuilles et que, dans un sublime réveil, la nature se pare de ses riantes et riches draperies. Des oiseaux aux formes variées et au plumage éclatant voltigeaient sans craindre autour de moi et venaient se poser sur ma tête et sur mes épaules : voyant l'homme pour la première fois, ils ne connaissaient pas encore sa

malice, ni ne la craignaient.

Mon radeau était fait de branches d'arbres entrelacées ; un frêle mât soutenait une petite voile triangulaire qu'enflait une douce brise, et le drapeau canadien flottait gaiement au haut du mât.

J'étais assis au gouvernail : divers instruments de marine étaient posés près de moi, et je suivais attentivement l'aiguille aimantée d'une petite boussole.

Pas un seul petit nuage ne trahissait l'azur du firmament qu'embrasait un soleil radieux, mais très bas à l'horizon.

Il était onze heures cinquante huit minutes : deux minutes encore et l'astre du jour passera au méridien, et je pourrai reconnaître l'endroit précis où je me trouve !..

Mon cœur battait à se rompre : je savais être tout près du pôle sur cette mer libre qui l'entoure et dont parle le grand explorateur Franklin ; qui sait ? peut-être.....

Mon chronomètre marquait midi, je saisis d'une main tremblante, un secteur : il marquait 0 !..

Le pôle ! m'écriai-je de toutes mes forces, et je me reveillai...

Ma mère tout en larmes était agenouillée près de mon lit, et papa me lavait les tempes avec du vinaigre en maugréant et disant :

Mon Dieu ! qu'a-t-il à faire au pôle ?...

* * *

Je dis ces derniers mots d'un ton si piteux, que Jules ne put retenir un grand éclat de rire. Mon petit amour propre en fut quelque peu blessé et je laissai voir mon dépit par une moue des plus comiques, laquelle n'eut d'autre effet que d'augmenter l'envie de rire de mon auditeur.

Oui, lui dis-je d'un ton sec, tu ris bien, mais si c'était toi qui eusses fait un pareil rêve...

— Voyons, mon bon Germain, dit-il en m'interrompant, je n'ai point voulu te faire de peine par mon rêve ; je n'ai pu me contenir : ton réveil est digne d'un découvreur du pôle, vraiment !

— C'est-à-dire ?...

— Que tu as rêvé là la plus belle des chimères.

A ce coup, j'eus envie de me fâcher tout rouge ; et cependant, deux minutes auparavant, j'admettais moi-même et avec instance que mon rêve n'était que folie... L'homme est ainsi fait : il se charge de penser pour les autres pourvu que les autres pensent comme lui.

“ Bon ! repris-je impatienté, je savais ; mais passons. Crois-tu que mon rêve ne soit pas réalisable ?

— Je le crois fermement.

— Quoi ! l'on ne parviendrait jamais au pôle ?

— Jamais.

— Allons donc ! .. Mais pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce que le froid en rend tout abord impossible et que, comprenant cette impossibilité, jamais sot ne marchera sur les traces des Fox, des Parry, des Davis et des Franklin.

— Ne t'en déplaise ; ton ami lui-même sera ce sot.

— Toi ?

— Moi !...

Ce *moi* prononcé d'un ton résolu produisit sur Jules comme une décharge de vingt bouteilles de Leyde. Il me regardait d'un air ébahi et se demandait, sans doute, si son ami n'avait pas une attaque au cerveau.

— “ Oui ! continuai-je avec exaltation, il se trouvera bien quelques Canadiens qui tenteront cet effort et qui, avec l'aide de Dieu, réussiront certainement. En 1700, l'Anglais a dit : “ Je découvrirai le pôle, ” et il a échoué ; en 1800 le Russe et l'Américain ont dit : “ A nous, est honneur ! ” et ils ont échoué ; eh bien ! en 1900, le Canadien-français dira : “ Je parviendrai au pôle, et il y parviendra, oui, il y parviendra ! ”

Jules essaya bien encore de me faire entendre raison : ce fut peine perdue : mon rêve m'avait complètement bouleversé ; cette expédition au pôle me paraissait un jeu d'enfant et la chose la plus facile au monde ; mon imagination m'en prédisait le succès et je répétais sur tous les tons : Il y parviendra, oui, il y parviendra.

8 avril 1890.

GERMAIN BEAULIEU.

A ROME : PAR CI PAR LÀ

CHAPITRE PREMIER (*Suite*)

Sortant de chez M. Captier, procureur de St Sulpice à Rome, et revenant à *Villa della Presentazione*, j'aperçus écrit au-dessus d'une porte : Indulgence plénière à gagner. " Entrons, me dis-je, et récitons ici notre bréviaire, et nous gagnerons cette indulgence." Une image était exposée au-dessus du maître-autel, dans une niche, au milieu de lumière. A la voûte le rond-point est occupé par une fresque, où la perspective s'étend à plusieurs milles dans la campagne, tableau d'une bataille. Plusieurs femmes priaient. Je demandai à une d'entre elles :

"Quelle est cette église". Elle ne put me répondre, ne parlant que l'italien. "Venez ici, reprit sa troisième voisine, je vais vous le dire." Celle-la parlait... comme vous, français. "C'est l'église de Notre Dame de la Victoire. Cette image est miraculeuse. Portée à la tête de l'armée, elle fit gagner aux Impériaux la bataille de Prague, en 1620. C'est en mémoire de cette victoire qu'a été peint ce tableau dans la voûte au-dessus du maître-autel. "Priez pour moi, monsieur, et je prierai pour vous. — Merci, madame." Cette chapelle de *Santa Maria della Vittoria* est un vrai bijou du plus beau marbre, propre, clair, luisant, brillant. Dans une des chapelles, un ange en marbre réveille St Joseph en marbre, pour lui dire de partir pour l'Egypte, c'est d'un fini à croquer. En face se trouve le fameux groupe de Ste Thérèse par Le Bernin, représentant un ange un dard à la main, qui inflige au cœur de la Sainte, renversée par l'extase, une blessure d'amour dont elle souffrit toute sa vie.

Je m'étais assis pour dire mon bréviaire. Je sentais au-dedans de moi-même un tel contentement, une telle douceur, une telle joie dont je ne connaissais guère la cause, que je ne pouvais tenir mon esprit au sens de la prière. Était-ce un presentiment?... dans tous les cas, je remerciai Dieu de ses bontés, et rentrai chez moi.

A peine étais-je monté à ma chambre, qu'une sœur me remit un paquet de journaux... Ce n'est pas le plus beau... une carte de M. Desjardins, qui vient d'arriver à Rome, ... pas encore le plus beau... et une nouvelle lettre de vous. Ah ! nous y voilà. Une lettre bonne, longue, qui dit beaucoup de nouvelles, qui dit des riens charmants, qui parle de ma mère, qui parle de St. Lin, de mes paroissiens que j'aime, de mes amis, de toutes sortes de choses. Continuez à m'écrire, dans le même genre et dans le même style... Mettez bien au haut de la page ou de la lettre le quantième ; cependant si vous perdez un jour, je vous le pardonnerai...

Que le bon Dieu vous bénisse, vous protège ; qu'il soit votre tout et votre récompense !

Samedi, 1 février. — Ce matin à 8 heures je partis pour rencontrer le Dr. Desjardins, délégué de l'École de médecine. Il convient d'arranger nos cartes. Je me rendis donc au No. 36, *via del Tritone*, où il loge. Il était sorti avec sa femme (car madame Desjardins a accompagné son mari en Europe, surtout pour venir voir deux de leurs enfants qui étudient à Beauvais, France). Il devait rentrer seulement à onze heures et demi. "C'est bien, me dis-je, en attendant je vais aller réciter mon bréviaire à *St. André-del-Fratte*", petite église que j'affectionne, et où j'allai trois fois, lors de mon premier voyage à Rome. Jugez de ma surprise, en entrant, d'apercevoir M. Desjardins, en compagnie de sa femme, assistant pieusement à une messe qui se disait à l'autel de la Vierge miraculeuse. Il vint me serrer la main, et retiré dans un coin, je récitai mon office. Nous nous donnâmes rendez-vous pour 10½ heures à la rue Tritone, ou plutôt il fut convenu que M. Desjardins viendrait me prendre à l'église vers cette heure-là, pour nous rendre ensemble à sa pension.

Resté seul, j'examinai l'église. Elle n'est pas extraordinaire,

mais elle est pieuse. Les trois tableaux du chœur nous racontent la fin de St. André, sa mise en croix, sa mort sur la croix, et sa sépulture. Surtout j'aime la deuxième chapelle de droite, où se trouve le tableau de Marie Immaculée, les mains tournées vers nous, avec des rayons de grâce qui descendent jusqu'à terre. C'est devant cette image qu'eut lieu la célèbre conversion du juif Ratisbonne. Lisez cette histoire touchante, racontée par Louis Veillot, dans le *Quart d'heure pour Marie*, qui est dans ma bibliothèque. Tous les détails en passaient devant ma mémoire avec un charme indicible. Bon nombre de tombeaux ou de pierres sépulcrales tapissent les murs de cette église, laissant lire de jolies inscriptions, si bien tournées. Une entre autres m'intéressait, parcequ'elle racontait, dans un langage brief, les mérites d'un homme que j'admire. Les premiers mots se lisent comme suit : " Ludovicus Veillot cujus nomen posteritas admiratur, improbi reformidant. Non sibi se natum duxit, sed rei christianae et publicae mentem acrim celeriter multa arripientem eloquentiae armis instruxit. A Louis Veillot dont le nom est admiré par la postérité, et craint des méchants. Il ne crut pas qu'il s'appartenait, mais, pour le bien de la religion et de l'Etat ; son esprit vif acquit beaucoup en peu de temps, et s'arma des armes de la parole, etc, etc. " J'aime surtout ces expressions : non sibi se natum duxit, ce qui veut dire mot à mot, " il ne pensait pas qu'il était né pour lui. " C'est une pensée qui est funeste au repos, et qui ne permet pas les jouissances de la vie, à moins qu'on n'en jouisse comme en courant, et qu'on ne place plus haut son bonheur et sa jouissance.

Au sortir de chez M. Desjardins, comme j'avais toute la grande après midi devant moi, je résolus de pousser une pointe du côté de Saint Pierre du Vatican. Je m'engage dans des ruelles étroites, sinueuses, grouillantes d'Italiens et d'Italiennes babillardes, via del Colona, del Capelle, del Caronari, et j'arrive au pont Saint-Ange. Le Tibre roule ses flots, dorés, disent les poètes, et les prosateurs comme moi ses eaux sales et

boneuses. Il peut être large comme la Rivière du Nord au printemps ; et dire que ça été chanté dans des poèmes épiques, c'est à rendre jaloux tous nos ruisseaux à l'eau claire et limpide. Cependant il faut avouer que du temps d'Horace et de Virgile, le fleuve était plus considérable ; les vaisseaux le remontaient jusqu'à Rome, tandis qu'aujourd'hui ils doivent s'arrêter à son embouchure, à Ostie. Le déboisement des montagnes a diminué la fécondité de ses sources.

Donc je me trouvais en face du Château St. Ange, colossal mausolée, que l'empereur Adrien fit ériger pour lui et ses successeurs. Là furent enterrés les empereurs depuis Adrien jusqu'à Septime Sévère. Il servit plus tard de forteresse. C'est à son sommet que, pendant une procession pour demander la cessation d'une peste, apparut un ange, mettant l'épée au fourreau, en disant ces paroles : *Regina coeli lætare, alleluia*. Au même endroit j'aperçois dans les airs un ange en bronze, qui est dans l'acte de mettre dans son fourreau de bronze son épée de bronze. Vous ne pouvez faire un pas à Rome sans soulever le souvenir de quelque fait historique intéressant.

Je n'entreprendrai pas aujourd'hui de vous décrire la place de St Pierre, la basilique incomparable, et les sentiments qu'elle fait naître, même chez ceux qui, comme moi, la voient pour la quatrième fois. C'est vaste, grandiose, éclairé d'en haut, gai, luisant, propre, brillant, riche, simple, imposant ; *O quam metuendus est locus iste ; vere non est hic aliud, nisi domus Dei, et porta cæli*. O que vénérable est ce lieu, ce ne peut être que la maison de Dieu et la porte du ciel.

(*A suivre*)

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts
Franc de port.

LA MAISON DE L'ENFANT PERDUE

CHAPITRE X

Elle s'arrêta tout court, ses yeux s'ouvrirent démesurément et elle sembla écouter des paroles qu'on murmurait à son oreille. Soudain elle rejeta la tête en arrière, elle grinça des dents et se tordant les mains elle s'écria avec indignation : Tu es un menteur ! Non, jamais, jamais, je n'ai fait cela.

Jésus ! Marie ! Jésus ! Marie ! répéta la maîtresse en la signant au front et en portant à ses lèvres mourantes le crucifix.

La mourante parut se tranquilliser pour un moment, mais bientôt la lutte recommença plus terrible que jamais. Heureusement ce ne fut pas long. Soudain l'expression de terreur qui avait contracté depuis des heures les traits de Gabrielle, s'évanouit. Son visage se rasséna et la mourante retomba sur ses oreillers, épuisée, mais le regard empreint de tant de paix et de sérénité qu'on y lisait à la fois le triomphe du passé et l'espérance des joies futures.

On eût dit la fin subite d'un orage de tonnerre, l'éloignement d'une tempête violente, le passage soudain des flots tourmentés de l'océan dans un fleuve hospitalier réfléchissant dans ses eaux tranquilles la sérénité des rayons du ciel.

Tout est fini maintenant, n'est-ce pas, demanda Sr M. de Ste Agnès en caressant de la main les tresses incultes qui tombaient en désordre sur les tempes de la mourante.

Oui, Mère, fini, murmura Gabrielle. Il est parti : vous l'avez chassé par vos prières, et il ne reviendra pas. Je suis heureuse maintenant.

Dieu soit loué, reprit la sœur ; maintenant, ma chère enfant, vous allez voir Jésus bientôt, et Marie, et les anges. Oh ! remerciez Dieu, remerciez Dieu de toutes ses miséricordes.

Il y eut un moment de silence. Bientôt un doux sourire éclaira la figure de Gabrielle. Cette figure si dure dans les bons moments, si effrayante et si repoussante dans les mauvais, s'adoucit graduellement, devient souriante comme celle d'un petit enfant et s'illumina comme éclairée des beautés du ciel. Gabrielle souleva le crucifix qu'elle avait serré convulsivement dans sa main pendant tout le temps de la lutte ; elle fit un léger effort et le pressa sur sa poitrine avec une affectueuse reconnaissance. La supérieure lut encore une

fois les prières de la recommandation de l'âme et lorsqu'elle arriva à ces paroles si belles en tout temps, mais spécialement touchantes en ce moment où tout marquait en Gabrielle leur réalisation : "Ouvrez-lui les portes du Paradis", la mourante ouvrit les yeux et jeta sur sa maîtresse un regard prolongé.

Que voulez-vous, demanda cette dernière en se penchant pour écouter la réponse ?

Mère, c'est pour vous dire : Au revoir, dit-elle avec effort. Dieu vous bénisse ! Dieu vous récompense ! Je m'en vais !..

En paix, mon enfant, en paix, n'est-ce pas ? reprit la religieuse, le cœur inondé de joie, en voyant partir pour le ciel la pauvre âme pour laquelle elle avait tant prié...en paix !..

Oui, Mère, en paix ! Tout pardonné et tout oublié ! Paix ! félicité, répéta-t-elle en respirant avec effort entre chaque mot. Elle souleva encore une fois son crucifix et le tenant convulsivement entre ses mains elle murmura d'une voix presque éteinte et à peine intelligible : Mon Dieu, J'ai regret...parceque...vous êtes...si bon. Elle s'arrêta comme si quelqu'un l'eut interrompue, inclina sa tête pour baiser le crucifix, puis la reposa sur l'oreiller, et tout fut fini ! Finis les chagrins, les misères, les angoisses de la terre ; finis pour toujours ! Gabrielle aux pieds de Jésus avait commencé son éternité.

CHAPITRE XI

Lucie n'avait pas encore été une semaine dans la maison qu'elle commença à s'étonner, où pour mieux dire à se sentir un peu déappointée de n'avoir pas pu durant tout ce temps, jeter, même à la dérobée, un seul regard à aucune des pauvres enfants au soin desquelles elle était venue consacrer sa vie. Ne connaissant rien encore des règles de la maison, ne se doutant même pas de la ligne de démarcation distincte, établie avec tant de prudence, entre les pénitentes et les religieuses qui travaillent à leur réforme, elle était venue au couvent avec cette idée vague que les premières étaient en quelque sorte mêlées aux dernières, non pas sans doute comme égales ou compagnes, mais à peu près dans la position de domestiques travaillant, sous leur surveillance, avec les sœurs aux différents emplois de la communauté.

Elle s'occupait un jour de ces pensées et elle avait presque réso-

Ici de surmonter sa timidité naturelle en demandant des explications, quand la novice à côté de qui elle se trouvait en récréation la tira d'embarras en disant : C'est aujourd'hui récréation chez les enfants et je suis heureuse de voir qu'il fait beau parce qu'elles pourront aller dans le jardin.

Les enfants ! répéta Lucie, s'il vous plaît, dites-moi donc où vous les cachez ; je n'en ai pas encore vu une seule depuis que je suis arrivée au couvent.

Comment ! vous attendiez-vous à les rencontrer dans le couvent ? demanda la sœur en riant.

Mais si elles ne sont pas dans le couvent, où donc sont-elles, insista Lucie ? Elles doivent vivre quelque part, je suppose, puisque je les entends chanter tous les jours au salut.

Oui, certainement, elles doivent vivre quelque part, reprit la novice qui n'était autre que notre vieille connaissance, Sœur Marie de Ste Cécile ; et elles vivent en réalité car elles étaient toutes en vie, et en bonne santé je vous assure lorsque je suis allée chez elles cet après midi.

Mais où donc, demanda Lucie, anxieuse et un peu mystifiée ?

Où, répéta en riant la novice ? Mais on ne vous a donc pas dit encore qu'elles demeurent dans une aile de la maison entièrement séparée de nous. Elles ont des dortoirs, classes et réfectoires à elles propres, et réellement jamais, excepté quand elles se rendent à la chapelle, elles ne viennent dans le couvent.

Mais alors vous sortez du couvent lorsque vous allez chez elles.

Pas précisément, reprit la novice. Nous nous y rendons par ce long corridor en pierres qui conduit à l'ancienne cuisine. Il y a, à l'extrémité, une porte fermée à clef ; et cette clef, entre parenthèse, doit rester à la bibliothèque. A propos de clefs, je vous exhorte à les remettre à leur place chaque fois que vous en prenez une, et non de les laisser dans votre poche comme il m'arrive quelquefois, jusqu'à ce que quelqu'une en ait besoin et vienne au pas de charge les réclamer.

Qu'êtes-vous à dire là à notre sœur postulante, demanda Sr M. de St. Célestin, la seconde maîtresse des novices, qui vint interrompre soudain la conversation ?

Nous parlions de clefs, reprit la novice, et un peu avant, des enfants. Savez-vous ? Je crois réellement qu'elle s'attendait à trouver ici un mélange véritable, une vraie famille heureuse, mangeant au

réfectoire à une table commune, notre Mère à un bout, et les enfants rangés respectueusement de chaque côté, avec une sœur entre chacune pour les tenir à la règle et veiller sur leurs besoins. Dites-vrai, ajouta-t-elle en fixant sur Lucie ses yeux malins, n'était-ce pas quelque chose comme cela que vous vous attendiez à trouver ici ?

En vérité je ne saurais dire au juste ce que j'attendais, reprit Lucie en riant de bon cœur de la ridicule tournure que la jeune novice donnait à ses inquisitions. Tout ce que je sais c'est que je désirerais qu'on me permit au plus tôt d'aller visiter les enfants.

J'aime à voir en vous ce désir, dit la maîtresse ; c'est toujours un bon signe. De plus vous n'aurez pas à attendre longtemps car c'est aujourd'hui pour elles jour de récréation : je vous y conduirai, si vous le voulez, quand j'irai moi-même aujourd'hui de ce côté.

Et quand j'y serai allée une fois, aurai-je la permission d'y retourner quand je voudrai, demanda Lucie ?

Pas précisément, reprit la sœur. L'ordre dans la maison serait impossible s'il était loisible à chacune d'aller, quand il lui plaît, où bon lui semble. Les enfants ont leur première et deuxième maîtresse sur qui retombe toute la responsabilité de l'emploi. Sr. M. de St. Anselme, à côté de qui vous étiez aujourd'hui au dîner, est la première maîtresse, et cette petite sœur assise-là bas, avec tout un assortiment de ruban bleu sur les genoux, est la seconde. Elle est à confectionner des insignes pour quelques-unes des meilleures qui sont déjà Enfants de Marie, ou sont sur le point de le devenir.

Et sont-ce là les seules religieuses qui vont chez les enfants, demanda Lucie d'un air chagrin ?

Oh non, chère enfant ! Un bien plus grand nombre sont employées chez elles. La première maîtresse se tient très peu dans la salle commune où demeurent les enfants quand elles ne sont pas occupées à la buanderie ou aux chambres de travail. Cependant elle y est toujours pendant leur récréation du soir. De plus elle couche dans une cellule qui donne sur leur dortoir et, durant une grande partie de la journée, elle reste dans une petite pièce, attenante à leur salle, de manière à être toujours disponible en faveur de celles qui veulent la voir en particulier. C'est encore elle qui les reçoit quand elles arrivent, y voit quand elles partent et les reprend ou les récompense selon leur mérite.

(A suivre)